MAMIE & MOI

La mamie d'Alice n'a plus toute sa tête : elle sort en passant par le balcon, parle aux fleurs dans le jardin public et oublie de payer dans les magasins… Alice l'adore ; cette mamie, c'est la reine des bêtises, avec un cœur gros comme ça.

Un jour, pourtant, les parents en ont assez : Mamie doit partir en maison de retraite. C'est pour son bien, paraît-il. Mais Alice n'est pas d'accord…

♣♣♣

1

Elle, c'est Félicia Zanni. Mais son vrai nom, c'est Grande-Mère. Elle a soixante-douze ans et vit chez son fils, au numéro 56 de la rue du Coqfleuri. C'est une rue grise avec des lampadaires courbés au-dessus des voitures garées le long des trottoirs. Mais aujourd'hui, Grande-Mère n'est pas chez son fils. Elle se promène dans les allées du parc municipal, frôle le tronc des arbres centenaires, se cache parfois derrière, avant de traverser les pelouses interdites.

Son panier jaune à la main, elle se penche au-dessus d'un délicieux massif de narcisses. Grande-Mère adore les narcisses et leur nez en trompette. C'est un nez un peu identique à celui du gardien du parc qui la surveille discrètement.

Le gardien du parc a une moustache parfaitement taillée. Il prend son travail très au sérieux. Les mains dans le dos, il marche d'un pas lent et appliqué, de l'autre côté de la pelouse,

en face du massif de narcisses. Il tourne furtivement la tête, juste le temps d'observer Grande-Mère. Pour l'instant, c'est tout. Grande-Mère est toujours penchée au-dessus des fleurs ; de temps en temps, elle incline légèrement la tête pour garder un œil sur le gardien. C'est tout.

Le gardien fronce les sourcils et passe son index sur sa moustache. Il arrive près d'une haie de lauriers plus haute que lui. S'il continue à suivre l'allée, Grande-Mère va échapper à sa surveillance, pendant une minute au moins. S'il fait demi-tour, elle risque de se sentir repérée.

Le gardien – il ne supporte pas l'indécision – choisit la première solution. Il disparaît derrière la haie. L'occasion est trop belle : immédiatement, Grande-Mère se précipite sur les narcisses. Elle en cueille trois, jaunes avec le nez blanc, et les cache au fond de son sac. Puis elle s'enfuit d'un pas rapide et trottinant. Le gardien réapparaît. Il est essoufflé. Il a couru, mais pas assez vite. Il aperçoit Grande-Mère au bout de l'allée, elle disparaît derrière un arbre centenaire. Il court encore jusqu'au massif de narcisses : trois fleurs manquent à l'appel, des jaunes avec un nez qui lui semble familier. Il cherche Grande-Mère des yeux. Cette fois, elle a tourné au bout de l'allée. Trop tard.

— La prochaine fois, je l'aurai ! jure le gardien en grinçant des dents.

2

Elle, c'est Alice Zanni. Mais son vrai nom, c'est Alice. Elle a neuf ans et vit au numéro 56 de la rue du Coqfleuri. Elle habite au rez-de-chaussée et trouve ça pratique. Par exemple, sur le balcon, il y a la caisse du chat à cause des odeurs. Elle a un couvercle qui la fait ressembler à une petite maison. C'est très pratique : il suffit de monter sur la caisse pour escalader la rambarde et sauter dans le square. Alice adore escalader la rambarde. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait en ce moment. Ensuite, elle court, et comme tous les samedis, elle retrouve Ahmed sous les acacias du square. Ahmed est son seul et meilleur ami.

— Hé, Ahmed !

— Salut Alice !

— Ahmed, tu ne devineras jamais la dernière de Grande-Mère !

Ahmed ouvre ses grands yeux bruns presque dorés.

— Tu ne devines pas ? insiste Alice.

Ahmed hausse les épaules et donne sa langue au premier chat qui traverse le square. Alice, victorieuse, se décide à raconter :

— Pendant qu'on était à table, Grande-Mère a dit à ma mère : « Ne vous dérangez pas, restez assise, je vais aller chercher le fromage. »

— Et alors ?

— Minute, je n'ai pas fini. Une fois Grande-Mère dans la cuisine, mon père a pris son air satisfait et a dit : « Mon petit sermon d'hier a porté ses fruits. »

— Et alors ???

— Alors, son fromage, je l'attends toujours ! Grande-Mère a encore filé par le balcon !

— Génial ! s'exclame Ahmed. Et tu sais où elle est partie ?

— J'ai ma petite idée.

— Tu n'as rien dit à ton père ?

— Plutôt me faire arracher la langue !

3

Lui, c'est Antonio Zanni. Mais son vrai nom, c'est M. Zanni. Il a quarante-deux ans et, parmi les choses qu'il considère comme les plus importantes, il y a son travail. Il est responsable-qualité à l'usine Lafeuillade. Il contrôle la chaîne de fabrication des pizzas et des plats préparés. C'est un métier exigeant qui demande beaucoup d'attention et un sens aigu de l'organisation.

M. Zanni est très respecté par les ouvriers. Certains pensent, à cause de son nom, qu'il est spécialement venu d'Italie pour superviser la fabrication des pizzas. Mais c'est une rumeur. L'autre chose la plus importante pour M. Zanni, c'est sa fille, son unique enfant, sa précieuse enfant. Pour Alice, il concocte de brillants projets d'avenir. Mais pas dans le domaine de la pizza. Enfin, à la mort de son père, il y a un peu plus d'un an, M. Zanni a proposé à sa mère de quitter l'Italie et la maison familiale d'Orvieto pour venir s'installer chez lui. M. Zanni a la main sur le cœur et le cœur sur la main.

— Elle est encore sous le choc de la disparition de mon père, avait-il toutefois prévenu. Elle est extrêmement triste.

— Ne t'inquiète pas, nous lui redonnerons la joie de vivre, avait assuré sa femme, alors très enthousiaste.

— Tu te souviens qu'elle n'a plus toute sa tête, avait tenu à rappeler M. Zanni. C'est mon père qui s'occupait d'elle. Il l'aimait passionnément.

— Elle finira par retrouver la raison, avait répondu Mme Zanni dans un élan d'optimisme.

— Et elle ne parle pas français, avait ajouté M. Zanni.

— Je lui apprendrai, était intervenue Alice.

Devant l'engouement de sa femme et de sa fille pour ce projet, M. Zanni n'avait pas hésité plus longtemps et était parti par le premier train chercher sa mère. Aujourd'hui, il regrette de ne pas avoir réfléchi davantage. Surtout depuis que Grande-Mère s'est mise en tête de sortir seule.

— À présent qu'Alice lui a appris le français, ma mère n'est plus la même, râle M. Zanni. Avant, elle ne parlait à personne, elle ne quittait pas l'appartement et il n'y avait pas de problème.

M. Zanni est en colère. Ça a commencé par ces histoires de fleurs dans le square puis dans

le parc municipal. Mais avant-hier, Grande-Mère est allée jusqu'au centre commercial où elle est entrée dans un magasin de vêtements très chics et très chers.

— Même moi, je n'y vais jamais, note Mme Zanni.

M. Zanni acquiesce avec soulagement. Mais sa mère, elle, y est allée. Elle a même essayé une robe de soirée. Une robe noire avec des perles dorées ! Et quand la vendeuse lui a demandé si elle la *prenait*, Grande-Mère l'a remerciée et a dit d'accord. Évidemment. Et pendant que la vendeuse se dirigeait vers la caisse, Grande-Mère est sortie du magasin sans payer.

— Et l'alarme s'est déclenchée, et le vigile a rattrapé ma mère qui refusait de rendre la robe sous prétexte que la vendeuse lui avait proposé de la *prendre*, et le directeur a appelé la police, et la police m'a appelé à mon travail, et j'ai dû demander à mon directeur l'autorisation de m'absenter pour aller chercher ma mère et payer cette satanée robe, et…

— Tu vas finir par t'énerver, prévient Mme Zanni.

— Et aujourd'hui, elle est encore partie ! termine M. Zanni avant de s'autoriser à reprendre son souffle.

4

Grande-Mère quitte le parc municipal. Elle remonte la rue Malbœuf et traverse tranquillement la place Jarry. Elle passe devant le salon de coiffure des parents d'Ahmed, longe la terrasse du café du Marché avant de filer dans la rue du Coqfleuri.

Arrivée devant le numéro 56, elle s'engage dans l'étroit passage qui conduit au square. Elle s'arrête devant le balcon, place la lanière de son sac autour de son cou et retrousse sa belle robe au-dessus de ses genoux. Elle prend appui sur la caisse du chat à travers les barreaux, se hisse sur la rambarde, passe une jambe puis l'autre, et hop, la voilà revenue sur le balcon ! Grande-Mère adore monter sur la caisse du chat et escalader la rambarde dans un sens ou dans l'autre.

— Où étais-tu ? gronde M. Zanni dans l'encadrement de la porte-fenêtre. Tu ne pourrais pas utiliser la porte comme tout le monde ? Tu préfères que les voisins pensent que je ne veux pas te laisser entrer ?

Grande-Mère hausse les épaules.

Elle observe les sourcils froncés de son fils.

Il fronce toujours les sourcils quand il s'adresse à elle.

C'est devenu une habitude.

Sa femme, au contraire, incline les sourcils dans l'autre sens.

Ça lui donne un air remarquablement peiné.

— Grande-Mère, vous allez finir par vous blesser, dit-elle dans le dos de son mari.

Grande-Mère s'en fiche. Elle est à genoux sur le balcon devant ses trois pots de fleurs. Elle enlève les trois roses fanées, plantées dans la terre gorgée d'eau, et les remplace par les trois

narcisses cachés dans son sac.

— Ce n'est pas possible, s'écrie M. Zanni. Tu es retournée voler des fleurs.

— Le gardien va finir par vous attraper, ajoute Mme Zanni.

Grande-Mère contemple ses nouvelles fleurs. Elle aime tellement les fleurs… Elle leur parle à voix basse, leur chuchote des mots qui font trembler leur cœur. C'est ainsi qu'un jour elles arrêteront de faner. Grande-Mère en est certaine. Son fils un peu moins. M. Zanni rentre dans l'appartement avec sa femme et s'assoit à la table du salon.

— Ça ne peut plus durer, dit-il.

— Elle va finir par s'attirer de gros ennuis, complète sa femme.

— Il faudrait constamment la surveiller.

— Elle va finir par se perdre.

Grande-Mère ne les écoute pas.

Elle préfère arroser ses nouvelles fleurs jaunes au nez blanc.

Elle préfère penser que celles-ci ne mourront pas comme les précédentes.

5

En rentrant, Alice a retrouvé Grande-Mère sur le balcon. Ensemble, elles ont parlé aux fleurs. Elles leur ont raconté les prairies, les montagnes, les abeilles. Alice a sorti son cahier de sciences pour leur montrer des photos et des dessins. Puis elles ont sermonné les fleurs, car les fleurs baissaient la tête et faisaient preuve d'une évidente mauvaise volonté.

Un nouvel échec se profilait à l'horizon.

— Crotte ! a dit Alice.

Ce « crotte » signifiait qu'on ne réussirait jamais à changer le monde.

C'était la triste réalité, il ne suffisait pas d'aimer les fleurs pour les empêcher de mourir. Heureusement, Grande-Mère a rappelé que l'important, c'était d'essayer, et qu'il ne fallait jamais se décourager.

Mais les parents d'Alice sont arrivés.

— Tu ferais mieux d'aller faire tes devoirs au lieu de passer ton temps sur ce balcon, a ronchonné M. Zanni.

— Tu vas finir par redoubler si tes résultats scolaires ne s'améliorent pas, a ajouté Mme Zanni.

Alice a soupiré. Et les fleurs ont dansé.

Maintenant, Alice est dans sa chambre, celle qu'elle partage avec Grande-Mère depuis plus d'un an. Elle s'est installée à son bureau. Grande-Mère est allongée sur son lit. Elle a fermé les yeux et s'est endormie. Grande-Mère peut dormir à n'importe quelle heure, mais pas forcément

la nuit. La nuit, souvent, elle se lève et réveille le chat.

Ou la nuit, Grande-Mère parle à ses doigts.

Pour l'instant, Alice se concentre sur un douloureux exercice de mathématiques. Une histoire de cercle dont elle doit calculer le périmètre. Mais, comme toujours, son esprit finit par vagabonder. Le cercle devient un visage rond et souriant. Alice lui dessine deux yeux, un nez et une fine bouche malicieuse, sans s'en rendre compte.

— *Oups !* fait-elle en constatant les dégâts.

Ce joli dessin ne va pas rassurer son père. Avant de trouver une solution à ce nouveau problème, Alice vérifie qu'aucun danger n'est en vue. Elle se lève et entrouvre la porte de sa chambre… Tout va bien : ses parents discutent dans le salon. Alice est soulagée. Elle tend l'oreille un instant. « De quoi peuvent-ils bien parler ? » Elle quitte sa chambre et s'avance dans le couloir. Elle s'arrête à l'entrée du salon, le dos plaqué contre la tapisserie jaune clair.

En matière d'espionnage, Alice n'a pas son pareil. Maintenant, elle entend :

— J'ai vu le docteur Framboisier, dit M. Zanni. Il est catégorique : ma mère n'a plus toute sa tête, et ça ne va pas en s'améliorant. Il faut agir, pour son bien et pour le nôtre.

Alice déteste le docteur Framboisier. Quand il s'adresse à Grande-Mère, il crie presque, comme si elle était sourde. Ensuite, il parle au père d'Alice à voix basse.

— Ma mère perturbe complètement notre vie, poursuit M. Zanni. Et surtout celle d'Alice. Ses notes ont baissé et elle préfère regarder sa Grande-Mère planter des fleurs plutôt que faire ses devoirs.

— Elle va finir par ne plus s'intéresser à l'école, complète M. Zanni.

Quand elle sera grande, Alice sera infirmière pour soigner Grande-Mère. Elle soignera aussi les enfants d'Afrique. Elle a vu un reportage à la télé. Alice n'a pas pleuré même si ça l'a rendue triste. C'est bon signe car une infirmière doit être sensible mais pas trop. Seulement, à chaque fois qu'elle parle de son projet, ses parents disent : « Commence par avoir de bonnes notes à l'école. Pour le reste, on verra plus tard. »

Alice pense que c'est un piège. Quand elle saura compter sur le bout de ses doigts, ses parents voudront sûrement qu'elle devienne comptable. Ou, si elle ne fait plus de fautes d'orthographe, elle finira écrivain, et les petits Africains devront se débrouiller tout seuls.

— En plus, ma mère nous réveille au milieu de la nuit, se plaint encore M. Zanni. À cause d'elle, je suis arrivé deux fois en retard à mon travail cette semaine !

— Alice aussi a du mal à se lever le matin, renchérit Mme Zanni.

— Ça ne peut plus continuer ainsi, reprend M. Zanni. J'ai pris ma décision : ma mère ira en maison de retraite. Le docteur Framboisier m'en a conseillé une très bien. Au moins, il y aura des infirmiers pour s'occuper d'elle et la surveiller.

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, approuve Mme Zanni.

Le cœur d'Alice s'emballe.

Tous ces mots tambourinent dans sa tête.

Grande-Mère va partir. Aujourd'hui ou demain. Sans doute demain car c'est dimanche. Les gens vont souvent dans les maisons de retraite le dimanche. Les oreilles d'Alice bourdonnent et se bouchent. Elle n'aime plus jouer à espionner. Elle retourne dans sa chambre sur la pointe tremblante de ses pieds.

Quand elle sera grande, elle tuera le docteur Framboisier.

Cette nuit, Grande-Mère ne s'est pas réveillée. Alice est obligée de la secouer.

— Allez, debout !

— Les fleurs sont mortes ? s'inquiète Grande-Mère en ouvrant un œil.

— Ne pense plus aux fleurs pour l'instant, supplie Alice. Lève-toi !

— Minute, joli papillon, l'interrompt Grande-Mère. D'abord, je dois souhaiter le bonjour à mes amis… Bonjour Tonio… Bonjour Alberto… Bonjour Rosario…

À l'appel de son nom, chaque doigt incline sa première phalange pour saluer Grande-Mère. Alice attend patiemment. Il est bientôt sept heures trente.

— Maintenant, je suis prête, informe Grande-Mère.

— Il faut partir, reprend Alice.

— Partir où ? demande Grande-Mère.

— Heu… Partir en voyage. Tu as toujours aimé les voyages, non ?

— En Afrique ? Pour soigner les enfants ? se réjouit Grande-Mère.

— Exactement. Ils ont besoin de nous. Il faut se dépêcher.

Grande-Mère saute de son lit, enlève sa chemise de nuit et enfile sa belle robe de soirée.

— Ce n'est pas parce qu'on va aider des enfants pauvres qu'il faut s'habiller en guenilles, fait-elle remarquer.

— *Chuut !* Moins fort ! Tu vas réveiller mes parents.

— Ah ! Ils ne viennent pas avec nous ?... Bah ! Ça ne m'étonne pas. Ton père n'a jamais aimé l'aventure, soupire Grande-Mère.

— Dépêche-toi, la presse Alice. Il va bientôt faire jour.

Alice et Grande-Mère sortent de la chambre. Elles traversent le couloir et le salon. Grande-Mère veut réveiller le chat, mais Alice l'arrête à temps, juste avant qu'elle ne lui tire la queue. La porte-fenêtre s'ouvre en grinçant.

Dans le square, les lampadaires tracent un chemin de lumière. L'air frais pique les narines. Grande-Mère et Alice enjambent tour à tour la rambarde du balcon. De lampadaire en lampadaire, elles s'éloignent doucement de l'appartement.

6

Arnaud Fortin se lève de bonne heure. Même le dimanche. Rien ne l'oblige pourtant à quitter la chaleur de son lit si tôt. Mais son sommeil est si léger qu'il se réveille aux premiers bruits du matin. Et quand il a perdu tout espoir de se rendormir, il préfère sortir de son minuscule studio, s'installer sur les marches à la sortie du square et fumer une cigarette. Lentement.

— Vous ne devriez pas fumer, lui fait remarquer Grande-Mère. C'est mauvais pour la santé.

Arnaud Fortin lève la tête.

— Ma Grande-Mère a raison, approuve Alice.

— *Bof*, répond Arnaud. Pour ce que j'en ai à faire de ma santé !

— Il ne faut pas dire ça, le gronde Grande-Mère. Et d'abord, quel âge avez-vous ?

— Euh… Trente-deux ans… Pourquoi me posez-vous cette question ? s'étonne-t-il enfin. Et vous ? Que faites-vous ici à cette heure ?

— Nous partons en Afrique, explique Grande-Mère. Mais cela ne vous regarde pas.

Arnaud sourit. C'est un peu douloureux car il n'a pas souri depuis longtemps.

— Et vous ? Où allez-vous ? se renseigne Alice.

— Je ne vais nulle part. Je cherche du travail et je n'ai pas assez d'argent pour voyager plus loin que l'autre bout de la ville.

— Nous non plus, nous n'avons pas d'argent, dit Grande-Mère. Mais ça ne nous empêche pas de partir en Afrique. À ce propos, savez-vous quelle route nous devons prendre ?

— C'est une blague ?

— Une mauvaise blague, corrige Grande-Mère. Il n'y a pas un seul panneau qui indique la direction de l'Afrique !

Arnaud est perdu. C'est un drôle de remue-méninges dans sa tête.

Mais depuis trois minutes, il n'a pas pensé à ses problèmes de travail et d'argent.

— À mon avis, il faut aller vers le sud, dit-il après une courte réflexion.

— Vous semblez vous y connaître, remarque Grande-Mère. Venez donc en Afrique avec nous.

Arnaud sourit une nouvelle fois et décline poliment l'invitation.

— Un petit voyage ne vous ferait pas de mal, insiste Grande-Mère. Vous ne trouverez pas de travail avec cette tête triste. Vous devriez vous amuser davantage.

— Je vais y penser, promet Arnaud.

— Cochon qui s'en dédit ? lance Grande-Mère.

— Juré.

— Il vaudrait mieux cracher, juge Alice.

— Excellente idée, approuve Grande-Mère. Crachons sur la tête de nos mères.

Arnaud, Alice et Grande-Mère crachent ensemble sur les marches. Les lampadaires s'éteignent au même moment. Au-dessus du square, le ciel s'éclaircit et une lumière cotonneuse descend lentement.

Alice et Grande-Mère contemplent en silence le jour qui se lève.

Longtemps.

Puis elles quittent Arnaud.

Arnaud qui les regarde s'éloigner.

Il hésite à allumer une seconde cigarette.

Et l'allume quand même.

7

M. Méronnet habite au numéro 24 de la rue du Coqfleuri.

Tous les matins, il sort Fidèle, son fidèle lévrier afghan.

Tous les matins, Fidèle renifle la bordure du trottoir, les roues des voitures et le bas des poubelles. Fidèle s'arrête, M. Méronnet tire sur sa laisse, le chien résiste et le maître s'énerve :

— Sale bête ! Vas-tu venir à la fin ? Qu'est-ce que tu fabriques encore ?

— Bonjour Fidèle, lance Grande-Mère en passant près du chien.

Grande-Mère et Alice viennent de quitter le passage qui conduit au square et descendent la rue du Coqfleuri. Elles se tiennent par la main. Elles marchent toujours ainsi. Fidèle décolle sa truffe de la poubelle du numéro 22 et remue joyeusement la queue.

— Bonjour monsieur Méronnet, dit Alice.

— Ah ! Bonjour Alice, répond M. Méronnet en reconnaissant la fille de M. Zanni. Tu es bien matinale pour un dimanche.

— Nous allons faire une promenade pour ne pas réveiller mes parents, ment Alice sans hésitation.

— Comme c'est gentil ! Tes parents ont vraiment de la chance.

Pendant ce temps, Grande-Mère s'est accroupie près de Fidèle.

Elle parle à l'oreille du chien. Et le chien l'écoute attentivement.

— Ta Grande-Mère va mieux ? demande discrètement M. Méronnet. Ton père m'a dit…

— Elle va parfaitement bien, assure Alice.

Intrigué, M. Méronnet arrête de tirer sur la laisse. Il regarde son chien incliner la tête et dresser l'oreille.

— C'est marrant, on dirait qu'il comprend ce que lui dit ta Grande-Mère.

— Vous ne parlez jamais à votre chien ? s'étonne Alice.

— Si. Parfois, confie M. Méronnet.

Soudain, la fenêtre du numéro 24 s'ouvre.

— Et alors ? crie Mme Méronnet. Tu vas encore passer toute ta matinée à promener le chien ?

— Mais… Mais non, se défend M. Méronnet en tirant de plus belle sur la laisse de Fidèle. Je discutais seulem…

— Bien sûr ! Ça ne te suffit plus de discuter au café ! Maintenant, tu discutes dans la rue ! l'accuse Mme Méronnet. Une fois de plus, je vais t'attendre et je finirai par prendre mon petit déjeuner toute seule !

— Je vais juste chercher le pain et…

— J'en ai assez de tes excuses ! À croire que tu ne supportes plus d'être à la maison !

— C'est… C'est la faute du chien…

La fenêtre du numéro 24 s'est déjà refermée dans un tremblement de vitres.

— Espèce de sale bête ! À cause de toi, je vais passer un dimanche abominable ! peste M. Méronnet en tirant un grand coup sur la laisse.

Fidèle ne cède pas.

Il freine des quatre pattes.

M. Méronnet gagne quelques centimètres à chaque secousse, mais le chien a bon espoir que son maître se fatigue avant lui.

— Faisons un bout de chemin ensemble, propose Grande-Mère.

Elle passe devant, siffle du bout des lèvres et Fidèle démarre aussitôt.

— C'est formidable ! se réjouit M. Méronnet. Je… je ne sais pas comment vous remercier.

— Ce n'est rien, assure Grande-Mère. Nous allons dans la même direction.

— C'est normal de s'entraider entre voisins, ajoute Alice.

— Dites-moi, reprend Grande-Mère, votre femme ne semble pas de très bonne humeur, ce matin ?

— Elle est à bout de nerfs. À cause de son travail. Son patron passe ses journées à lui aboyer dessus. Ce n'est pas marrant tous les jours.

— *Ouaf ! Ouaf !* confirme Fidèle.

Alice, Grande-Mère, M. Méronnet et son chien descendent la rue du Coqfleuri jusqu'à la place Jarry.

Le dimanche, c'est le jour du marché.

Les marchands, matinaux, ont terminé d'installer leurs étals.

Une odeur de galette-saucisses visite le poissonnier, le charcutier resserre son tablier, les fruits et les légumes attendent les clients.

— La fleuriste prépare ses premiers bouquets, remarque Grande-Mère. Ils sont magnifiques.

M. Méronnet n'écoute pas vraiment.

— Bon, je vais chercher mon pain, marmonne-t-il.

— Vous devriez faire davantage attention aux fleurs, monsieur Méronnet. C'est important, les fleurs, insiste Grande-Mère.

— Ah ?... Peut-être. Mais je dois me dépêcher de passer à la boulangerie, sinon ma femme va encore piquer une colère.

Il est exactement huit heures quarante et une minutes quand Fidèle démarre en trombe. La laisse se tend et son maître, surpris, n'a d'autre solution que de courir derrière son chien.

— Sale bête ! Arrête-toi ! Au pied !

M. Méronnet vocifère, hurle, jure.

Rien n'y fait.

Fidèle traverse la place en entraînant son maître et fonce droit vers l'étal de la fleuriste.

8

Le salon de coiffure de M. et Mme Abdelaziz est ouvert chaque dimanche matin. Sur le trottoir, il y a un séchoir sur lequel une serviette est étendue. Ahmed est assis à côté du séchoir. Il regarde les gouttes tomber du coin de la serviette. Parfois, il laisse sa main dessous, parfois, il l'enlève au dernier moment et la goutte explose sur le trottoir.

— Salut Ahmed !

— Salut Alice !... Oh ! Bonjour Grande-Mère.

Ahmed attrape une goutte sur le bout de son majeur.

D'une pichenette, il l'envoie au visage d'Alice.

— Tiens ! Pour faire ta toilette !

— Les toilettes de chat, ça donne des puces, dit Alice en essuyant le bout de son nez.

Elle s'assoit à droite d'Ahmed. Grande-Mère à gauche.

— Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure ? demande Ahmed.

— On part en Afrique pour soigner les enfants, répond naturellement Alice.

Dans le dos d'Ahmed, Grande-Mère joue avec les gouttes d'eau.

Elle les rassemble au creux de sa main.

Elles remplissent d'abord les rides, puis forment un petit lac au milieu d'une terre aride.

— Vous allez devoir traverser le Sahara, prévient Ahmed. Mon père est né à Zafraane où le sable recouvre les maisons. Même lui, il n'a jamais traversé le désert.

Grande-Mère lève sa main au-dessus de la tête d'Ahmed et laisse couler l'eau sur ses cheveux noirs.

— Dans le désert, il pleut parfois. Il faut seulement traverser au bon moment.

— Très drôle, fait Ahmed. On voit bien que vous n'y connaissez rien.

— On aurait besoin d'un guide, lui glisse Alice.

— C'est certain, admet Ahmed.

Soudain, une voix aiguë fait trembler la vitrine du salon de coiffure :

— ET VOUS APPELEZ ÇA UNE MISE EN PLIS ?

À l'intérieur du salon, Maria Giménez arrache le miroir que lui tend M. Abdelaziz.

— J'ai fait exactement ce que vous m'aviez demandé, objecte le père d'Ahmed.

Malgré ses soixante et un ans, et une carrière de cantatrice bien remplie, Maria Giménez dispose toujours d'une voix redoutable :

— ET EN PLUS, VOUS VOUS MOQUEZ DE MÔÔÔÔÔAAAA-A-A-A ! explose-t-elle.

M. et Mme Abdelaziz abandonnent leur salon en se bouchant les oreilles.

Et Maria Giménez hurle de plus belle :

— À CAUSE DE VOUS, TOUT LE MONDE VA ME TROUVER HOOOOOORRIBLE !

Réfugié sur le trottoir, M. Abdelaziz pousse un long, très long soupir.

— Elle n'est jamais contente, se plaint-il.

— À chaque fois, c'est la même histoire, confirme sa femme.

— Pourtant, cette coiffure lui va très bien, juge Grande-Mère en jetant un œil à l'intérieur du salon.

— UN MOOUUUUUUTON ! VOILÀ À QUOI JE RESSEMBLE ! continue Mme Giménez.

— Elle en a pour un quart d'heure, prévient Ahmed. On va faire un tour ?

— C'est ça, allez vous amuser, conseille M. Abdelaziz. Nous, on va essayer de calmer cette furie.

Grande-Mère, Alice et Ahmed s'éloignent vers le marché pendant que le couple de coiffeurs tente de reconquérir son salon.

— NE M'APPROCHEZ PLU-U-U-U-US ! se déchaîne Mme Giménez. VOUS VOULEZ ARRACHER MES DERNIERS CHEVEUX ET FAIRE DE MOI UNE CANTATRICE CHAUVE ?... ASSASSIN-IN-IN-IN-IN-INS !

9

Le soleil se hisse au-dessus des immeubles comme un air de trompette. Ses rayons obliques déchirent le ciel et inondent la place Jarry. Les clients installés sur la terrasse du café du Marché ronronnent de plaisir. Sauf Pierre Gapaillard.

Il a soixante-quatre ans et n'apprécie plus le soleil depuis longtemps.

Il est seul à sa table. Il aime être seul. Il n'aime pas entendre les autres clients parler ; ils disent toujours des stupidités.

— J'ai faim, déclare Grande-Mère en longeant la terrasse.

— Moi aussi, avoue Alice.

Elle plonge la main dans sa poche et recompte son argent de poche.

— Je crois que j'ai assez pour un petit déjeuner. Je peux même t'inviter, Ahmed.

— Bonne nouvelle, sourit Grande-Mère. Ce serait absurde de partir en Afrique le ventre vide.

— Dommage, toutes les places sont occupées, signale Ahmed.

Du coin de l'œil, Pierre Gapaillard surveille Grande-Mère et les deux enfants. Il les classe aussitôt dans la catégorie des enquiquineurs. Il n'aime ni les vieux ni les enfants ; les premiers radotent, les seconds sont trop bruyants.

— Un café crème et un croissant pour monsieur Gapaillard, annonce le serveur en levant son plateau au-dessus de sa tête.

M. Gapaillard n'aime pas ce serveur.

Il n'aime pas qu'on crie son nom à la terrasse des cafés.

M. Gapaillard regarde le serveur d'un air méchant puis il baisse les yeux vers son café crème et dit :

— Il y a plus de crème que de café dans mon café crème !

Le serveur soupire.

— Si vous croyez que n'ai pas repéré votre petit jeu, continue M. Gapaillard. Le lait est moins cher que le café, alors vous mettez plus de lait. Mais moi, on ne me roule pas. Au prix du café crème, j'ai le droit d'être servi correctement !

— C'est bon, je vais vous en apporter un autre, cède le serveur.

— Alors, dépêchez-vous, reprend M. Gapaillard. Sinon mon croissant ne sera plus croustillant quand vous me rapporterez mon café !

— Je vous apporterai un autre croissant, Monseigneur, réplique ironiquement le serveur en s'inclinant.

Grande-Mère émet un gloussement amusé et entraîne les enfants vers M. Gapaillard.

— Puisque ce charmant monsieur est seul, nous pourrions nous installer à sa table.

M. Gapaillard sursaute.

— Mais… mais laissez ces chaises ! C'est ma table ! Je… je…

Grande-Mère est déjà assise. Alice et Ahmed l'imitent.

— Vous avez du courage pour partager votre petit déjeuner avec ce vieux grincheux, chuchote le serveur. Il vient me casser les pieds tous les dimanches matin.

— Espèce d'effronté ! s'offusque Pierre Gapaillard.

— Monsieur a raison, ajoute Grande-Mère. Vous pourriez être aimable avec vos clients !

— Bien envoyé ! se réjouit M. Gapaillard.

Le serveur enchaîne quelques mimiques désespérées.

— Pour vous faire pardonner de votre impolitesse, vous nous servirez trois chocolats, continue Grande-Mère.

— Méfiez-vous, intervient M. Gapaillard. Il fait du chocolat à l'eau pour économiser le lait qu'il met ensuite dans le café crème pour économiser le café.

— C'est vous qui êtes radin comme pas deux ! proteste le serveur.

— Je ne suis pas radin ! Je déteste gaspiller mon argent, rectifie M. Gapaillard. Quand vous aurez travaillé comme moi toute votre vie, vous pourrez donner votre avis !

— Toujours le même refrain ! Quel vieux radoteur ! lance le serveur avant de repartir.

— Et en plus, il m'insulte ! Il m'insulte et je vais devoir payer son café imbuvable !

— Puis-je le goûter ? demande poliment Grande-Mère. J'aimerais juger par moi-même.

— Je vous en prie, accepte M. Gapaillard.

Grande-Mère porte le café à ses lèvres et en boit une gorgée.

— *Beurk !* grimace-t-elle. Vous avez raison !

— Ah ! se réjouit Pierre Gapaillard.

— Montrez voir votre croissant.

— Allez-y.

— *Bof !* savoure généreusement Grande-Mère. Pas ch'i croustillant que ch'a…

— *Ah, ah !* triomphe M. Gapaillard.

— Si vous le permettez, je vais essayer de le tremper dans le café. Le résultat pourrait être intéressant.

— Faites ! Faites !

— *Mmm*… Pas si mauvais après tout.

— Vous… Vous avez changé d'avis ? s'inquiète M. Gapaillard.

— Attendez. Je vais essayer de nouveau, le rassure Grande-Mère. Pour vous faire plaisir.

— Merci.

— D'abord le café… *Mmm !* Puis le croissant… *Mmmm !* Puis le croich'ant dans le café… *Mmmmm !* Non, franchement, tout ch'ela est fameux.

Pierre Gapaillard affiche un air déçu, pendant que Grande-Mère en profite pour renouveler l'expérience une dernière fois.

— Trois chocolats, un café crème et un croissant, annonce le serveur.

Il s'arrête net devant la table et sourit victorieusement :

— Eh bien, monsieur Gapaillard ! Il n'était pas si mauvais, mon café ! Et mon croissant non plus !

— M… mais… ce… c'est-à-dire… bafouille Pierre Gapaillard.

— Donnez-nous vite nos chocolats, s'impatiente Grande-Mère. Nous mourons de faim.

Le serveur dépose joyeusement les tasses sur la table.

— Il y a un malentendu, proteste M. Gapaillard

— En effet, le coupe le serveur. Vous avez commandé un second petit déjeuner et vous avez dévoré le premier pendant ce temps. Maintenant, vous devez me régler les deux.

— Je… je vais vous expliquer, bredouille Pierre Gapaillard.

— Je vous dois combien pour les chocolats ? demande Alice.

— Cinq quarante, compte le serveur. Et pour vous, monsieur Gapaillard, ça fera six trente.

— Euros ? s'étrangle Pierre Gapaillard.

— Non, louis d'or ! plaisante le serveur.

10

À peu de choses près, il est dix heures quand M. et Mme Zanni se réveillent. Ils ouvrent les yeux en même temps, relèvent la tête de leur oreiller au même moment. Ils ont le même regard étonné et les mêmes yeux gonflés par un long sommeil.

— Dix heures dix ! s'exclame M. Zanni en visant du coin de l'œil le radioréveil. Grande-Mère ne nous a pas réveillés !

— Et Alice ? s'inquiète immédiatement Mme Zanni.

— Elle dort peut-être… tente sans conviction M. Zanni.

Sa femme est déjà debout.

Elle enfile maladroitement sa robe de chambre.

M. Zanni lui emboîte le pas en marchant sur le bas de son pyjama.

Ensemble, ils se précipitent dans le couloir et entrent dans la chambre d'Alice.

— Alice ? ALICE ? crie Mme Zanni.

Elle l'avait bien dit que tout cela allait mal finir. M. Zanni remonte enfin son bas de pyjama. Il fait le tour de l'appartement avant de sortir sur le balcon.

— Alice ! appelle-t-il. ALICE !

Le square est vide.

Pourtant, Alice ne sort jamais sans prévenir.

Ou alors, Grande-Mère est partie cueillir ses fleurs, ou dévaliser un magasin, et Alice, inquiète, tente de la retrouver. Cette hypothèse ne rassure pas Mme Zanni. Son visage est blanc. Elle dit qu'elle va téléphoner à la police, et tout de suite. Elle ne va pas attendre que ça finisse par une catastrophe.

— Il faut rester calme, lui conseille M. Zanni d'une voix posée.

Mais M. Zanni marche de nouveau sur le bas de son pyjama.

La mère d'Alice retourne dans l'appartement et décroche le téléphone.

11

— Vous avez bu mon café et mangé mon croissant ! râle M. Gapaillard.

— Vous n'en vouliez pas, rétorque Grande-Mère avec un gentil sourire.

— Mais c'est vous qui auriez dû le payer !

— Nous dirons que vous me l'avez offert, et c'est très aimable à vous.

— Je n'ai jamais voulu vous l'offrir !

— Je sais, mais heureusement pour vous, je veux bien vous pardonner.

— Me pard…

— Et puis, manger, c'est manger ; reprendre, c'est dégoûtant !

— C'est une histoire de fou, se désespère M. Gapaillard.

•

Maria Giménez quitte le salon de coiffure de M. et Mme Abdelaziz.

Elle jure, jure comme d'habitude, qu'elle n'y remettra plus les pieds.

Jamais.

Elle se trouve affreuse, elle s'imagine que tout le monde la regarde et se moque d'elle.

Les gens sont tellement méchants.

Alors elle file droit devant elle. Si elle ne se retenait pas, elle pleurerait.

En passant devant la terrasse du café du Marché, Maria Giménez se dit qu'elle aurait bien besoin d'un verre d'alcool pour se remonter le moral. Et même s'il est un peu tôt, tant pis. Une table vient justement de se libérer. Elle se laisse tomber sur une chaise, écrasée par le poids de ses malheurs.

— C'est Mme Giménez, chuchote Ahmed. Elle s'est assise juste derrière nous.

— Si elle est toujours fâchée après tes parents, murmure Alice, il ne vaut mieux pas qu'elle te voie.

— Comme elle semble triste, remarque Grande-Mère en se retournant.

Maria Giménez croise le regard de Grande-Mère ; elle se recoiffe d'un geste rapide.

— Votre nouvelle coiffure vous va très bien, lance Grande-Mère.

— Vous dites ça parce que vous êtes avec le fils de M. Abdelaziz, affirme Mme Giménez.

— Absolument pas, se défend Grande-Mère. Je répète ce que vient de me confier ce charmant monsieur. Et je partage entièrement son avis.

— Moi ?... Qui ?... Quoi ? rougit Pierre Gapaillard.

— C'est vrai ? demande Giménez en tendant le cou au-dessus de la table.

— Eh bien…

Grande-Mère, avec une précision d'archer, écrase son talon sur le pied de M. Gapaillard.

— OUUUUIIIII !!! C'est exactement ce que je disais, lâche-t-il douloureusement.

— Il n'est pas habitué à faire des compliments en public, explique Alice.

— Ce n'en est que plus touchant, note Mme Giménez.

Pierre Gapaillard sourit. C'est difficile. Surtout avec cette douleur au pied.

— Bien, annonce Grande-Mère, nous allons vous laisser. Nous partons en Afrique, les enfants malades nous attendent.

— Pardon ? s'exclament en chœur Mme Giménez et M. Gapaillard.

— Et notre ami Ahmed doit nous aider à traverser le désert, continue Grande-Mère. Imaginez quelle journée nous attend !

Alice et Ahmed sourient en haussant les épaules.

Ils avalent leur dernière gorgée de chocolat et se lèvent.

— En route ! s'impatiente Grande-Mère. Si nous voulons être de retour avant la nuit, il ne faut pas traîner !

Mme Giménez interroge M. Gapaillard du regard.

— Moi aussi, je vais y aller, dit-il en finissant rapidement son café crème.

12

Quand M. Méronnet s'est retrouvé en face de la fleuriste, il ne savait plus quoi dire. Il ne pouvait tout de même pas lui demander une baguette ou un pain de campagne. Et tout le monde devait le regarder. Il est connu dans le quartier. M. Méronnet a gonflé ses joues aussi roses qu'un bouquet voisin. Et quand son chien a levé la patte sur les seaux remplis de fleurs, il s'est confondu en excuses. Puis, peut-être pour se faire pardonner, il s'est senti obligé d'acheter un bouquet.

— C'est pour votre femme ? a demandé la fleuriste.

— Ben… oui, a répondu M. Méronnet.

— Quelles sont ses fleurs préférées ?

— Ben… je ne sais pas.

— Sa couleur préférée ?

— Ben… le bleu… Non, rouge… enfin, vert… ou jaune…

— Faites-moi confiance, l'a rassuré la fleuriste. Je vais vous préparer un joli bouquet.

Et elle n'a pas menti.

Le bouquet est magnifique. Il ressemble à un feu d'artifice silencieux.

M. Méronnet le porte fièrement dans sa main droite.

Il est si lourd qu'il doit le caler contre sa poitrine.

De la main gauche, il retient Fidèle qui tire sur sa laisse, pressé de rentrer…

•

— Les fleurs ! s'exclame Grande-Mère.

La phrase sonne comme une promesse d'ennuis à venir. Alice aurait aimé retenir sa Grande-Mère, mais elle est déjà partie. Ils avaient quitté la place Jarry et descendu la rue Malbœuf quand, devant l'entrée du parc municipal, Grande-Mère s'est arrêtée avec fermeté.

« Les fleurs ! »

À présent, Grande-Mère trottine dans les allées, d'un pied sur l'autre comme une petite fille, comme ces enfants qui s'amusent près du grand bac à sable. Ils courent, ils crient. Grande-Mère les observe, et s'approche d'eux.

Elle les regarde jouer, envieuse, à chat prisonnier. Elle connaît bien ce jeu.

Ils se lancent un vieux matou roulé en boule.

Si le chat reste accroché, on peut le relancer.

S'il retombe après vous avoir touché, on est prisonnier.

Grande-Mère applaudit, encourage les enfants.

Ils sautent et bondissent en tous sens, le vieux matou ronronne de plaisir.

Soudain, Grande-Mère traverse le terrain et l'attrape au vol.

— Au voleur ! hurlent les enfants, mécontents.

Grande-Mère trottine encore et dépose le chat dans le camp des prisonniers. Elle conseille à l'animal de tricher un peu pour les libérer. C'est tellement triste d'être enfermé. Puis elle repart d'un pas sautillant.

Alice et Ahmed arrivent en courant, la langue pendue aux dents. Les enfants se disputent, certains prétendent qu'il y a eu triche, les autres pas.

Le chat est redevenu un simple ballon.

— Elle est complètement folle, cette vieille ! s'écrie l'un d'eux.

Alice passe à côté de lui, le prévient que s'il dit encore du mal de sa Grande-Mère, elle lui fera manger son ballon.

— Alice, laisse tomber, intervient Ahmed. Regarde.

Grande-Mère est là, au milieu d'un parterre de tulipes jaunes comme des soleils à six pétales. Alice et Ahmed courent de nouveau et laissent derrière eux les enfants et leur ballon.

— Sors de là, supplie Alice, une fois devant le parterre.

Grande-Mère a relevé sa robe et avance délicatement entre les tiges tremblantes.

— Le gardien va rappliquer, s'inquiète Ahmed.

— LE GARDIEN EST LÀ ! tonne une voix de baryton.

Il a les mains sur les hanches et les jambes écartées.

Il arbore un air réjoui à peine dissimulé sous ses sourcils froncés.

Grande-Mère relève la tête.

Elle entend les voix des tulipes qu'elle vient de couper : « À l'aide ! Au secours ! »

Grande-Mère s'est toujours méfiée des tulipes.

— Trop belles pour être honnêtes, ronchonne-t-elle.

Elle en avale une, jaune. Sa bouche se remplit de soleil et les autres tulipes se taisent.

— En plus, vous les mangez ! suffoque le gardien. Vous êtes bonne pour l'asile !

•

Arnaud Fortin entre dans le parc. Un ballon roule devant ses pieds. Il le renvoie aux enfants sans imaginer qu'il pourrait s'agir d'un chat. Un prisonnier l'attrape et se libère en faisant un nouveau prisonnier. Arnaud Fortin regarde un instant les enfants. Il prend son temps. C'est son temps ; il a bien le droit d'en faire ce qu'il veut.

Et en plus, c'est dimanche.

— Lâchez-la !

Arnaud Fortin reconnaît la voix d'Alice.

Depuis ce matin, elle résonne à ses oreilles, accompagnée de celle de sa Grande-Mère.

Soudain, le temps presse, et Arnaud court.

Au milieu d'un parterre de tulipes, le gardien tire sur le bras de Grande-Mère.

Elle se débat.

Elle entend les tulipes crier tout autour.

Elle n'aime décidément pas ces fleurs peureuses comme pas deux alors qu'elles sont au moins cinquante. Elle veut toutes les dévorer. Mais le gardien n'est pas de cet avis, il la retient, lui plie les bras dans le dos.

— Vous êtes malade ! proteste Arnaud en arrivant devant le parterre.

— C'est elle qui est malade ! tonne le gardien. Il faut l'enfermer !

— Lâchez-la ! répète Alice, au bord des larmes.

— Jamais ! Sinon elle va écraser toutes les fleurs.

— Ce ne sont pas les fleurs que je vais écraser, annonce Grande-Mère.

Et d'un coup de talon, elle écrabouille les orteils du gardien.

— OUIIILLE ! hurle ce dernier.

Alice charge à son tour. Un coup bien placé dans le tibia gauche ; le gardien saute à cloche-pied. Ahmed en profite pour placer un parfait croc-en-jambe et le gardien s'écroule au milieu de ses tulipes.

— Bien fait, lui lance Grande-Mère.

Folles de rage, les tulipes voisines se jettent sur le gardien et tentent de le dévorer.

Il ne peut plus bouger.

Ou c'est peut-être Arnaud Fortin qui l'empêche de se relever.

— Partez ! Partez vite ! crie Arnaud.

Alice serre la main de sa Grande-Mère. Elle court. Ahmed aussi.

— Je vais prévenir la police ! promet le gardien en se débattant. Vous allez avoir des ennuis !

Mais Arnaud a tout son temps, on est dimanche, le temps de se rouler dans les tulipes avec le gardien. Le temps d'expliquer qu'on n'attrape pas les vieilles dames de cette façon.

Et que les tulipes repousseront l'an prochain.

13

Avant de partir, Pierre Gapaillard a salué Mme Giménez. Sans doute parce qu'il est bien élevé. Mais pas uniquement. Au même moment, le serveur a apporté un cognac à Maria Giménez. Ce petit remontant n'était pas superflu et elle a proposé à M. Gapaillard de trinquer avec elle. Il n'a pas hésité longtemps. Peut-être parce qu'il est impoli de refuser une invitation. Mais pas uniquement. Il a repris sa place sur sa chaise et, ensemble, ils ont dégusté un amical verre de cognac.

— Me permettez-vous de vous en offrir un autre ? demande Pierre Gapaillard en reposant son verre vide.

— Avec plaisir, ronronne la cantatrice.

D'un geste précis, elle regonfle ses cheveux. Elle commence à s'habituer à sa nouvelle coiffure.

— C'est une si belle journée, note M. Gapaillard.

— Vous avez raison, approuve Maria Giménez. Ce soleil est tellement agréable.

•

Pour M. et Mme Zanni, cette journée est plutôt catastrophique. Les parents d'Alice sont rongés d'inquiétude jusqu'aux ongles. Où est passée leur fille adorée ? Que lui est-il arrivé ? Et la police qui ne donne aucune nouvelle !

M. Zanni est assis à dix centimètres du téléphone.

Il le fixe depuis une heure sans cligner des yeux.

— Il va bien finir par sonner, prédit Mme Zanni.

•

Le long du quai des Prés-Verts, des joggers en jogging trottinent façon footing. C'est le rendez-vous des sportifs du dimanche matin ; le souffle sonore et la foulée rebondissante.

C'est aussi près des péniches amarrées au quai qu'Alice, Grande-Mère et Ahmed ont trouvé refuge. Ils se sont assis sur un banc. Ils se reposent de leur course forcée pour échapper au gardien enragé.

Grande-Mère regarde passer les joggers.

Elle se demande si eux aussi sont poursuivis par un gardien.

Ou des tulipes enragées.

— Ils courent pour leur plaisir, explique Alice.

— Si ce n'était pas toi qui me le disais, je ne le croirais pas, précise Grande-Mère.

Elle suit des yeux un jogger particulièrement rapide.

Il porte un survêtement rouge et noir très voyant.

Soudain, il change de direction. Deux bonds sur le côté, il quitte le quai et saute dans le canal ! Il continue sa course sur l'eau ! Chacun de ses pas forme un cercle qui s'étend à l'infini… Puis il rejoint le quai d'en face et reprend sa place parmi les autres joggers.

— Ça va, Grande-Mère ? demande Alice.

— Heu… oui… très bien, et toi ?

— Tu semblais regarder quelque chose d'incroyable, insiste Alice.

— Tout ce que je vois c'est ma petite-fille chérie, plaisante Grande-Mère. Et ça me fait incroyablement plaisir.

— En attendant, signale Ahmed, il est bientôt midi et je commence à avoir faim.

— Moi aussi, j'ai faim, dit Grande-Mère.

— Je n'ai plus d'argent, prévient Alice en fouillant ses poches.

De l'autre côté du canal, le jogger s'est arrêté.

Il balance son corps de droite à gauche et touche ses pieds sans plier les genoux.

Puis il sautille sur place.

De plus en plus haut. Toujours plus haut.

Si haut qu'il atteint bientôt les premières branches des tilleuls plantés le long du quai.

Il adresse un clin d'œil à Grande-Mère.

Elle le voit s'envoler pour de bon au-dessus des arbres.

Il se mêle à un vol de pigeons et disparaît au-dessus de la ville.

— On pourrait aller manger chez mon oncle, il tient un restaurant pas très loin d'ici. Il nous invitera sûrement.

— Génial ! Qu'est-ce que tu en penses Grande-Mère ?... Grande-Mère ?...

— Tu m'as parlé ?

— On va manger ?

— Pourquoi ? Vous avez faim ?

— Mais… Tu viens de dire que tu voulais manger !

— Ah ! Bien sûr, se reprend Grande-Mère. Alors ? On y va ?

14

Jacqueline Méronnet regarde le bouquet de fleurs posé sur la table du salon. Elle le trouve magnifique. M. Méronnet est encore sous sa douche. Il chante les premières mesures du *Mariage de Figaro.* Il connaît seulement le début. Mais c'est suffisant. Le clocher de la place Jarry sonne douze coups.

Mme Méronnet approche son visage des fleurs.

Elle ferme les yeux.

Ce parfum lui rappelle le jour de son mariage, une journée magnifique.

Le nez également renifleur et l'oreille aux aguets, Fidèle abandonne son panier quand M. Méronnet sort de la salle de bains. Son maître a noué une grande serviette bleue autour de sa taille et traverse le salon pour aller s'habiller dans la chambre. Il siffle toujours le même air. Mme Méronnet tourne la tête vers son mari. Il essaie de rentrer son ventre et sourit, un peu gêné. Jacqueline Méronnet s'approche de lui et l'embrasse tendrement.

Fidèle pose son museau sur le parquet et lâche deux aboiements joyeux.

•

Pierre Gapaillard est un homme ponctuel.

À midi pile, il appelle le serveur du café du Marché.

— Auriez-vous l'amabilité de nous apporter votre carte ?

Le serveur pense qu'il s'agit d'une blague.

Ou alors, M. Gapaillard supporte mal le cognac.

— Pour manger ? demande-t-il bêtement.

— Vous lisez dans mes pensées, répond Pierre Gapaillard avec une patience qui ne lui est pas coutumière.

Maria Giménez est heureuse de déjeuner avec un homme bien élevé et à l'esprit aussi fin. Elle ne pense plus à sa coiffure. Elle pense à Pierre Gapaillard qui lui raconte sa vie et lui pose des questions sur la sienne.

Ils ont tant de choses à apprendre l'un de l'autre.

Plus de soixante années à rattraper.

— Vous prendrez bien un petit apéritif avant de manger ? propose Pierre Gapaillard.

— Avec plaisir, répond Maria Giménez.

Alice, Ahmed et Grande-Mère s'apprêtent également à manger. Samir Belacel est heureux d'accueillir son neveu et ses amis dans son restaurant. Il les a installés dans la petite cour à l'arrière de la cuisine.

Une natte en paille recouvre le sol.

Alice, Ahmed et Grande-Mère s'assoient en tailleur autour d'une table basse.

— Vous serez tranquilles et vous profiterez du soleil, dit Samir Belacel.

Il frotte la tête d'Ahmed et lui répète combien il est heureux de cette visite.

Mme Belacel les rejoint.

Elle dépose un monumental plat de couscous fumant au centre de la table et donne à chacun une fourchette.

— Mangez, dit-elle. N'attendez pas que ça refroidisse.

C'est un grand plat en terre vert et jaune.

Ahmed est le premier à y plonger sa fourchette.

Alice et Grande-Mère l'imitent sans hésiter.

M. et Mme Belacel sont rassurés, leurs hôtes ont de l'appétit.

Ils frottent la tête des enfants et repartent servir leurs clients dans la salle du restaurant.

— Ensuite, nous devrons nous occuper des enfants malades, rappelle Grande-Mère entre deux bouchées.

Alice et Ahmed ne répondent pas.

Grande-Mère a déjà franchi la Méditerranée.

Elle est en Afrique.

Elle est à Tunis ou à Zafrane, aux portes du Sahara, là où le sable et les hommes se disputent la place.

Alice lui sourit, tout simplement.

•

Le lieutenant Najir affiche un sourire jovial.

— Ainsi, monsieur Fortin, vous agressez les gardiens de parc.

— C'est lui qui s'en est pris à une vieille dame ! proteste Arnaud. Si je n'étais pas intervenu, vous m'auriez accusé de non-assistance à personne en danger !

— Dans ce cas, j'aurais besoin du témoignage de cette vieille dame, répond astucieusement le lieutenant. Vous pourriez peut-être nous aider à la retrouver… elle et les deux enfants qui l'accompagnent ?

— Je ne vois pas de quelle façon.

— Vous savez où ils sont partis ?

— En Afrique.

— Pardon ?

— Ils voulaient soigner des enfants malades. Ils se dirigent vers le sud.

— Je doute que ces informations nous soient d'une grande utilité.

— Je vous dis pourtant la vérité.

— Vous n'avez pas d'autres choses à m'apprendre ? tente le lieutenant Najir.

— Sur l'Afrique ?

— Très amusant, monsieur Fortin… Bien, vous pouvez rentrer chez vous.

— Vraiment ?

— Vraiment, confirme le lieutenant Najir. Je n'enregistre plus les plaintes déposées par le gardien du parc depuis longtemps. Sinon, la moitié de la ville serait en prison.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Arnaud Fortin se lève et s'apprête à quitter le bureau du lieutenant :

— Vous allez retrouver cette vieille dame et les deux enfants ?

— C'est mon travail, rappelle le lieutenant.

— Soyez gentil avec eux.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Fortin, ça fait aussi partie de mon travail.

15

Le couscous de Samir Belacel est excellent.

Mais ses cornes de gazelles sont vraiment exquises !

Accompagnées d'un thé à la menthe qui laisse un goût sucré sur la langue : c'est divin.

Grande-Mère, Alice et Ahmed sont repartis du restaurant le ventre plein, ils marchent sans se presser sur le boulevard Lamartine, enivrés par toutes ces saveurs.

Les rues désertes ressemblent au désert.

Pas de promeneurs devant les rideaux tirés des magasins.

La traversée peut commencer.

— Es-tu certain que nous sommes dans la bonne direction ? demande Grande-Mère.

— Heu… oui ? fait Ahmed en interrogeant Alice du regard.

— Ahmed est un guide formidable, assure Alice. Ne t'inquiète pas, Grande-Mère.

Grande-Mère ne s'inquiète plus.

La ville est ensevelie, les trottoirs sont recouverts de sable dans lequel ses chaussures s'enfoncent.

C'est fatigant de marcher.

Et il fait si chaud.

Mais dans le désert, c'est normal.

Le dernier village est déjà loin.

Les dunes se succèdent et le boulevard Lamartine est une longue piste sans fin.

— On va où ? murmure Ahmed à l'oreille d'Alice.

— Je ne sais pas. Mais il ne faut pas rentrer avant la nuit, sinon Grande-Mère ira à l'hospice.

— Tu es sérieuse ?

— J'ai l'air de plaisanter ?

— D'accord, je vous promène jusqu'à ce soir. On va remonter par l'avenue Tréflefeuille et passer devant la piscine. Et ensuite…

Un fourgon de police vient de dépasser Grande-Mère et les enfants.

Il s'arrête quelques mètres plus loin.

— Vite ! Il faut courir ! réagit Ahmed.

— Quelle chance ! se réjouit Grande-Mère. Cette camionnette va dans la même direction que nous ! Le chauffeur acceptera sûrement de nous emmener.

Alice tente de retenir Grande-Mère.

Elle dit non, c'est un piège, des bandits du désert, des voleurs, des égorgeurs…

Deux policiers descendent du fourgon.

— Tu es bien Alice Zanni ? demande le premier.

•

Au café du Marché, Pierre Gapaillard et Maria Giménez terminent leur repas. Ils ont bu deux bouteilles de vin. Le rire de Mme Giménez résonne sur toute la place Jarry. M. Gapaillard paye l'addition et il laisse un pourboire au serveur médusé.

— Et si je vous invitais au cinéma ? suggère Mme Giménez. Il y a une séance à quatorze heures trente.

— Voilà une excellente idée, approuve Pierre Gapaillard. Je n'y suis pas allé depuis… depuis une éternité !

Pierre Gapaillard et Maria Giménez quittent le café du Marché bras dessus, bras dessous.

C'est vrai, ils ont beaucoup bu.

Et le soleil tape dur.

Mais c'est surtout tellement agréable quand quelqu'un vous tient le bras.

•

M. et Mme Méronnet flânent dans les allées du parc.

Eux aussi se tiennent par le bras et, pour une fois, Fidèle ne tire pas sur sa laisse.

En passant devant le parterre de tulipes écrasées, M. Méronnet ne résiste pas à la tentation : il ramasse celles dont la tige est cassée.

Elles viendront s'ajouter au bouquet posé sur la table du salon.

Assis sur un banc, le gardien n'en croit pas ses yeux. Quelle journée ! Les gens sont tous devenus fous ! Il s'apprête à se lever pour interpeller M. Méronnet et sa femme qui lui tournent le dos. Mais Fidèle le foudroie du regard et montre les crocs.

Le gardien reste assis.

Une bagarre par jour, c'est suffisant : il a tout juste terminé de nettoyer son uniforme.

Il ne manquerait plus que ce chien le déchire !

16

Grande-Mère est assise dans le bureau du lieutenant Najir. Il lui sourit gentiment. Il n'a rien perdu de son air jovial.

— Avez-vous passé une bonne journée ? demande-t-il.

— Excellente, avoue Grande-Mère.

— Cette fois, au moins, je ne vous récupère pas dans un magasin de vêtements.

— J'étais dans le désert.

— Vous partiez en Afrique, je crois.

— Comment le savez-vous ?

— C'est mon métier de tout savoir.

— Fantastique ! s'exclame Grande-Mère. Alors vous savez certainement où se trouvent ma petite fille et son jeune ami ?

— Nous les avons reconduits chez leurs parents.

— Et moi ? Pourquoi suis-je ici ?

— Vous êtes au commissariat.

— Vous allez me mettre en prison ?

— Non, Grande-Mère, nous allons vous conduire dans une autre maison.

— Mais je ne veux pas d'une autre maison. Je veux rentrer chez moi. Je veux revoir Alice. Et mes fleurs. Elles ne sont peut-être pas fanées, vous savez.

— Pour l'instant, c'est impossible. Je suis vraiment désolé.

— Et demain ?

— Demain non plus.

Grande-Mère se tait.

Maintenant, elle parle à ses doigts.

Surtout à ses petits doigts, ses préférés.

À ceux-là, elle raconte tous ses secrets.

Le docteur Framboisier est entré dans le bureau du lieutenant.

Il présente au policier un papier signé de la main de M. Zanni.

— À bientôt, Grande-Mère, dit le lieutenant Najir.

— À demain, répond Grande-Mère.

Le lieutenant Najir la regarde sortir de son bureau, accompagnée du docteur Framboisier.

Il a perdu un peu de son air jovial.

Deuxième partie

17

— Bonjour, madame Zanni, dit l'infirmière en entrant dans la chambre. Vous avez bien dormi ?

Grande-Mère ne répond pas. Elle ne parle pas à cette femme, sûrement une complice du docteur Framboisier. Quel traître, celui-là ! Il ferait mieux d'aller soigner les enfants d'Afrique au lieu d'embêter les vieilles dames.

— Il faut vous lever et aller déjeuner avec les autres, reprend l'infirmière.

Grande-Mère obéit.

Elle enfile sa robe de chambre et sort de la pièce.

Elle remonte le couloir jusqu'à la salle de restaurant.

Elle se souvient de ses petits déjeuners avec Alice, des tartines beurrées Nutella-confiture, des oreilles des croissants arrachées avec les dents, des boulettes de mie trempées dans le lait chaud.

Grande-Mère s'assoit avec d'autres pensionnaires.

Ici tout le monde est gentil.

Tout le monde dit bonjour, et merci.

Mais la maison de Grande-Mère n'est pas ici.

Ce matin, les boulettes de mie sont remplacées par des larmes.

Elles se mélangent au lait chaud.

Grande-Mère pleure en silence.

Alice lui manque.

Grande-Mère n'est pas si folle.

Même si, parfois, elle voit le monde différemment.

« Non, je ne suis pas folle », pense-t-elle doucement.

Elle ne répond pas à ceux qui s'inquiètent.

Elle boit le lait et ravale ses larmes.

Ensuite, elle ira se laver et attendra toute la journée.

Elle attendra Alice.

Un jour, elle finira par arriver.

18

— Il est trop tôt pour que tu revoies ta Grande-Mère, décide M. Zanni. Elle va encore te mettre des idées en tête…

— Elle me rend heureuse ! Voilà ce qu'elle fait ! proteste Alice.

— Et nous ? s'offusque son père. On ne fait pas ce qu'il faut pour te rendre heureuse ? Tu ne manques de rien, non ?

— Non, Papa, je ne manque de rien, soupire Alice.

— Ta mère et moi travaillons dur et…

— Je sais, Papa, je sais, se désespère Alice.

— La vie n'est pas facile, mais on ne se plaint pas. Alors je ne vais pas laisser ta Grande-Mère gâcher tous nos efforts. Elle a bon rôle ! Elle qui n'a jamais rien fait pour moi quand j'étais gosse !

— Là, tu exagères ! intervient Mme Zanni. Tes parents t'ont toujours aimé.

— Ils s'intéressaient plus aux autres qu'à moi. Sans arrêt en train d'aider leurs amis ou leurs voisins. Ah, c'est certain, tout le monde nous aimait dans le quartier. Mais en attendant, ni mon père ni ma mère n'ont jamais gagné assez d'argent pour nous permettre de vivre correctement.

— Tu n'es pas mort de faim, note Alice.

— Ni de froid, ajoute Mme Zanni.

— En effet. Mais j'aurais préféré faire de grandes études plutôt que traîner avec les enfants du quartier.

— Si tu avais mieux travaillé à l'école… commence Alice.

— Cette réflexion te va comme un gant ! réplique M. Zanni.

Alice baisse les yeux.

— Je vais travailler. C'est promis. Mais laisse-moi aller voir Grande-Mère.

M. Zanni fait semblant de ne pas avoir entendu.

— S'il te plaît, Papa. Dimanche, c'est son anniversaire ! Tu ne peux pas m'empêcher d'y aller ! supplie Alice.

M. Zanni prend un air ennuyé. Presque indécis.

« Il va finir par céder », songe Mme Zanni.

— Je…

— … t'en prie, Papa.

— Certainement pas ! se reprend M. Zanni. Anniversaire ou pas, il n'en est pas question. Le docteur Framboisier a été formel à ton sujet : pas de visite pour l'instant.

M. Zanni croise les bras et relève le menton : sa décision est sans appel.

Alice aimerait voyager jusqu'en Amazonie.

Au cœur de la forêt équatoriale, elle aurait une chance de se lier d'amitié avec un réducteur de têtes ; et elle lui donnerait sans hésiter l'adresse du docteur Framboisier.

19

M. Abdelaziz n'en revient pas.

Ce dimanche est à marquer d'une pierre blanche.

Pour la première fois, Mme Giménez n'a pas hurlé en découvrant sa nouvelle coiffure dans la glace. Après un nombre incalculable d'échecs, des années de recherches infructueuses, une avalanche de cris briseurs de tympans, M. Abdelaziz est enfin parvenu à contenter son unique cliente mécontente.

Bien sûr, la présence de Pierre Gapaillard y est pour beaucoup dans cette consécration.

— Vous êtes superbe ! s'exclame-t-il avec son plus charmant sourire.

Les pommettes de Mme Giménez rougissent légèrement.

M. Abdelaziz gonfle fièrement le torse.

— À votre tour, monsieur Gapaillard, intervient la femme du coiffeur.

— Moi ?... Mais...

— Mais oui ! s'emballe aussitôt Maria Giménez en lui cédant la place.

— Et c'est offert par le salon, insiste Mme Abdelaziz.

Si c'est gratuit…

Pierre Gapaillard ne proteste plus et s'installe docilement sur le fauteuil.

Mme Abdelaziz et Maria Giménez rient discrètement, un rire de jeunes filles étouffé dans la paume des mains.

M. Abdelaziz, lui, se gratte la joue avec la pointe de ses ciseaux.

Il ne doit pas rater son coup : quand les cheveux sont rares, la moindre erreur est fatale.

— Faites semblant de couper, lui chuchote M. Gapaillard. Elles n'y verront que du feu.

Soulagé, M. Abdelaziz lui répond par un discret clin d'œil dans le miroir.

20

Alice monte sur la caisse du chat. Elle escalade la rambarde du balcon et saute dans le square. Il est désert comme tous les dimanches matin.

Alice le traverse en courant et retrouve Ahmed sous les acacias.

— Toujours pas de nouvelles de Grande-Mère ? demande aussitôt son ami.

— Aucune, avoue Alice. Ça fera bientôt trois semaines.

— Pourquoi tu ne lui téléphones pas ?

— Mes parents me l'ont interdit. Ordre du docteur Framboisier.

— Celui-là, il mériterait de s'étrangler avec son stéthoscope !... Pourquoi tu souris ? D'habitude, le mot « Framboisier » te met plutôt en colère.

Alice se rapproche d'Ahmed, tout près :

— J'ai trouvé l'adresse de la maison de retraite sur le carnet de ma mère : 52, rue Malbœuf.

— C'est juste à côté ! s'exclame Ahmed.

— *Chuuut !*

— On pourrait essayer de faire sortir Grande-Mère en douce.

— On pourrait au moins lui rendre une petite visite, modère Alice. Aujourd'hui, c'est son anniversaire.

— Excellent ! On y va ?

— Bien sûr qu'on va y aller.

21

Fidèle traverse la place Jarry en dodelinant joyeusement du derrière. Il entre dans la boulangerie et attend sagement son tour. Arrivé devant la caisse, il se dresse sur ses pattes arrière et dépose le porte-monnaie qu'il tenait dans sa gueule.

— Comme d'habitude, Fidèle ? demande la boulangère.

— *Rrrouaf !* s'impatiente déjà le chien.

La boulangère remplit un sac de croissants, glisse le porte-monnaie à l'intérieur et tend le tout à Fidèle.

— Tu as peur que tes maîtres meurent de faim ? se moque-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, lance un client. Ils ne doivent pas s'ennuyer en t'attendant !

Fidèle ne prête pas attention aux rires qui remplissent la boutique.

Il attrape le sac entre ses mâchoires et quitte fièrement la boulangerie.

Il retraverse la place Jarry, passe devant le salon de coiffure, un peu plus loin, renifle une poubelle et l'arrose copieusement avant de repartir vers la rue du Coqfleuri.

Assis à la terrasse du café du Marché, Arnaud Fortin regarde le chien s'éloigner.

Il écoute les bruits, les voix, les chants de ce dimanche matin.

Le serveur dépose un café crème devant lui.

Arnaud porte une cigarette à sa bouche, un réflexe conditionné par l'odeur du café.

Mais avant de frotter l'allumette, il hésite…

Les voix d'une vieille dame et d'une petite fille remplissent toujours un coin de sa tête ; ces deux-là ne l'ont jamais quitté. Finalement, il décide d'attendre un peu avant d'allumer sa cigarette. Il en profite pour graver l'image de cette place dans sa mémoire.

Arnaud Fortin est heureux. Demain, il part en Afrique.

Comme chauffeur pour une association humanitaire.

Demain, il part au volant d'un camion.

Il a hâte de rencontrer les enfants d'Afrique.

22

Le dimanche après-midi, la rue Malbœuf n'est pas très fréquentée.

À partir du numéro 52, le trottoir, abandonné, longe le parc de la maison de retraite. Elles ne sont pas très hautes, les grilles. Mais quand même.

Heureusement, Ahmed a repéré un poteau électrique presque collé aux grilles.

Un de ces poteaux qui ressemblent à une échelle.

Il suffit de grimper, et de sauter de l'autre côté de la grille.

Facile.

C'est ce qu'Ahmed prétend.

— C'est comme pour ton balcon, en un peu plus haut.

Perchée à mi-hauteur du poteau, un sac sur le dos, Alice hésite.

— Attends, je vais te montrer, assure Ahmed.

En deux secondes, il est à côté d'Alice, sur l'autre face du poteau.

— Décidément, ça devient une habitude d'enfreindre la loi ! dit une voix.

Alice et Ahmed baissent les yeux : le lieutenant Najir est juste en bas.

•

— J'hésite entre deux solutions : vous mettre en prison… ou vous demander de m'accompagner pour rendre visite à Grande-Mère. J'imagine que vous avez préparé quelque chose pour son anniversaire ?

Alice et Ahmed retrouvent le sourire.

Le temps de descendre de leur perchoir, ils rejoignent le lieutenant Najir et se dirigent

avec lui vers l'entrée de la maison de retraite.

Le policier se présente à l'interphone.

Le portail s'ouvre dans un bruit de moteur électrique.

Ils remontent tous les trois la petite allée gravillonnée, puis il y a une double porte vitrée, à l'entrée du bâtiment.

Le lieutenant entre le premier.

Alice et Ahmed marchent derrière lui.

— Bonjour lieutenant, dit une infirmière à l'accueil. Vous êtes venu accompagné, aujourd'hui ?

— Lui, c'est Ahmed. Et elle, c'est la petite-fille de Grande-Mère, explique le lieutenant Najir. Elle s'appelle Alice.

— Grande-Mère sera très heureuse de la revoir.

L'infirmière semble satisfaite.

Elle écrit quelque chose sur un cahier qu'elle referme ensuite.

Alice tire sur la manche du lieutenant.

— Vous venez souvent ? lui glisse-t-elle à l'oreille.

— Certains soirs après mon travail. Et le dimanche.

— Je vais vous conduire jusqu'à sa chambre, propose l'infirmière. Ça va être une belle surprise.

Alice prend la main d'Ahmed et la serre très fort.

Le petit groupe suit l'infirmière.

Les pas résonnent comme un défilé joyeux dans les couloirs de la maison de retraite.

23

— JOYEUX ANNIVERSAIRE !

Alice apparaît dans l'encadrement de la porte de la chambre, puis Ahmed, et le lieutenant Najir.

— ALICE ! s'écrie Grande-Mère.

Alice se jette dans ses bras ouverts.

Grande-Mère est belle comme un dimanche ensoleillé.

Ses mains caressent les cheveux d'Alice, Alice ne retient pas ses larmes, joyeuses larmes qui mouillent la robe de Grande-Mère.

— Je... je t'ai apporté des fleurs, renifle Alice en ouvrant son sac à dos.

— C'est gentil, dit Grande-Mère. J'espère que celles-ci ne faneront pas.

— Tu verras, cette fois, ça marchera !

Alice dépose le bouquet d'immortelles entre les mains de Grande-Mère.

Elle sent les fleurs et remarque qu'elles n'ont pas d'odeur.

— Tu mettras du parfum dessus, dit Alice. C'est fait exprès.

— Quelle bonne idée ! la félicite Grande-Mère.

— Regarde, Ahmed est venu, continue Alice. Et le lieutenant.

Grande-Mère les regarde rapidement.

— Qui sont ces gens ? chuchote-t-elle.

— Tu ne les reconnais pas ?

— Non… Je devrais ?

Le lieutenant sourit à Alice et pose une main sur l'épaule d'Ahmed. Il semble dire que tout va bien.

Puis il tend à Grande-Mère un paquet, pas plus grand qu'un livre et moins épais, enveloppé dans un joli papier fleuri.

— Joyeux anniversaire, dit le policier.

Alice aide sa Grande-Mère à ouvrir le paquet.

Elle en sort un petit miroir doré.

Pour que Grande-Mère puisse se faire belle chaque matin.

Grande-Mère le soulève. Alice et elle se regardent dans le miroir.

— Sept ans de malheur si je ne vois pas cette image tous les matins, murmure Grande-Mère.

Alice se serre contre elle.

Le lieutenant Najir détourne la tête.

Ce quartier, il l'aime tant.

Pourtant, ce n'est pas tous les jours dimanche et il regrette ce temps où Grande-Mère venait parfois y semer un peu de gaieté…

•

Arnaud Fortin traverse une dernière fois le parc sans le regard méfiant du gardien.

Les fleurs, les arbres, les enfants, même cet abominable gardien lui manquent déjà.

Alors, il en profite une dernière fois.

•

Pierre Gapaillard sent son cœur s'emballer. Il frappe dans sa poitrine à un rythme endiablé. À son âge, c'est inquiétant… mais vu les circonstances, c'est compréhensible : Pierre

Gapaillard, assis à la terrasse du café du Marché, dans son plus beau costume, vient de demander la main de Maria Giménez…

•

Fidèle est un chien patient et serviable. Seulement, il ne supporte pas qu'on l'oublie. Il pose son museau au bord du lit, gémit, laisse retomber ses oreilles et fait les yeux tristes… Soudain, il agite sa queue et aboie joyeusement : M. et Mme Méronnet se décident enfin à se lever.

•

— Il est temps de souffler vos bougies, madame Zanni.

L'infirmière revient avec un gâteau. Modeste mais appétissant.

Les bougies, en forme de sept et de trois, s'éteignent sous le souffle conjugué d'Alice et de Grande-Mère ; elles gardent les yeux fermés, le temps d'un vœu.

L'infirmière coupe le gâteau.

Elle servira du chocolat chaud à Grande-Mère, Alice et Ahmed.

Ils n'hésiteront pas à y tremper leur part.

Elle servira un café au lieutenant Najir qui lui proposera, en retour, d'en partager un, un dimanche, au café du Marché.

Ensemble, ils chanteront un magnifique *Happy Birthday*.

24

Ahmed est assis sur la rambarde du balcon.

Alice enlève des pots les restes de narcisses fanés.

— Ton père n'a toujours pas changé d'avis ? demande Ahmed.

— Mon père dit que Grande-Mère ne peut pas rester à la maison. Il faudrait toujours la surveiller. Elle oublie tout, à part moi.

— Et alors ?

— Il dit que c'est trop dangereux pour elle comme pour nous.

— Donc, ton père n'a toujours pas changé d'avis.

— Le lieutenant Najir lui a parlé. Je pourrai aller rendre visite à Grande-Mère tous les mercredis. Et les dimanches aussi.

— Ce sera suffisant ?

— Non. Mais c'est mieux que rien.

— Ouais.

— Tu viendras avec moi ?

— D'accord… Mais… qu'est-ce que tu fais ?

Alice sort délicatement trois roses de l'intérieur de son manteau.

Elle en plante une dans chaque pot.

— Tu les as cueillies au parc ? soupçonne Ahmed.

— Le gardien n'y a vu que du feu.

Alice arrose la terre avec le petit arrosoir posé sur le balcon.

— Tu crois vraiment que ça peut marcher ? doute Ahmed.

— Je ne sais pas. L'important, c'est d'essayer, non ?

Ahmed et Alice échangent un sourire complice.

Sur les pelouses du square, des gens promènent leur chien.

Dans quelques minutes, il sera dix-neuf heures trente et chacun rentrera dîner.

C'est la fin d'un dimanche.

Ahmed descend de la rambarde en sautant sur la caisse du chat.

Le chat se sauve et Ahmed rejoint Alice.

Leurs mains se touchent.

Ensemble, ils regardent les trois roses.

Elles dansent déjà. Ou c'est le vent.

Mais ça n'a aucune importance.

Marc Cantin
Mamie & moi
Paris, Milan Poche Junior, 2003